

Bientôt :

Un voyage
dans la planète
VÉNUS

Ciné-

Mondial



L'hebdomadaire du Cinéma

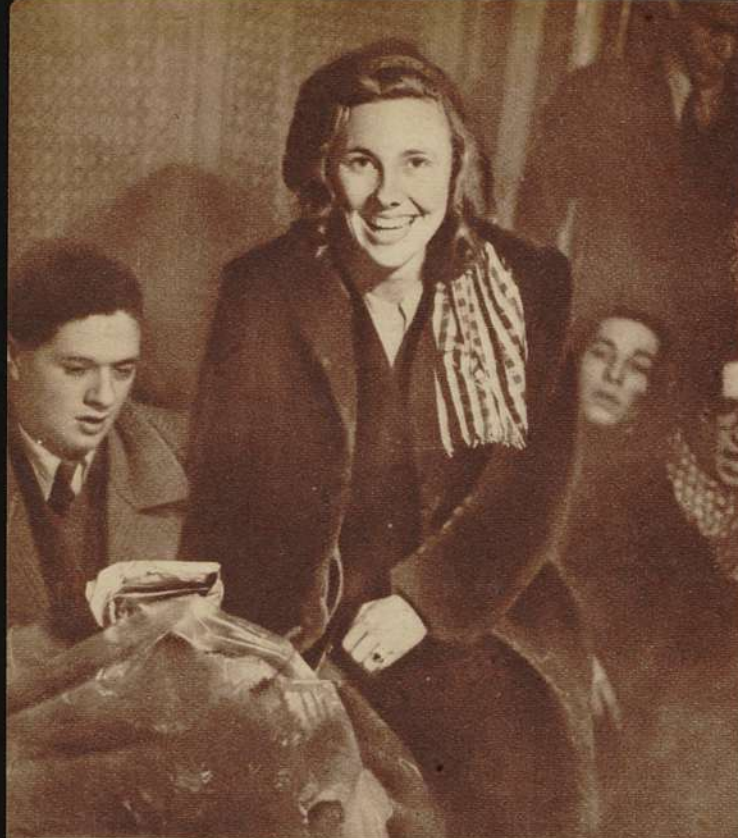
4^F

N° 20. — 19 DÉCEMBRE 1941.



JEAN TISSIER est avec Victor Boucher et Ginette Leclerc la vedette de *Ce n'est pas moi*, film de J. de Baroncelli, scénario et dialogues d'Yves Mirande, qui passera en double exclusivité la semaine prochaine à l'Aubert Palace et au Lord Byron.

(Production Éclair-Journal.)



La charmante vedette Juliette Faber a présidé cette semaine le Gala des étudiants en droit organisé par « Ciné-Mondial », au siège de l'association. Elle y fut accueillie, on le devine, avec force démonstration d'amitié et un bruyant enthousiasme.

LE VERTIGE DES CIMES

Nous sommes plongés jusqu'au cou dans les sujets grandioses. Haut les cœurs ! Après la *Vie Fantastique* de Bertram, la *Symphonie Fantastique* de Christian Jaque et la *Nuit Fantastique* de Marcel l'Herbier, voici qu'on tourne, ou on va tourner, un film sur Liszt, un autre sur Wagner, Beethoven, Chopin, Schubert et Berlioz ayant déjà été pris, que restera-t-il à nos petits-neveux ? Si l'on songe qu'un Bismarck est en chantier et que Pierre Véry pousse l'audace jusqu'à mettre en scène Notre Père lui-même dans « Le bon Dieu écoute aux portes », on avouera que l'humanité semble faire un pas sérieux vers le sublime.

C'est très joli tout ça, comme on dit, mais attention à la chute... de pellicule !

UN POING C'EST TOUT !

C'est ce que semble dire Maurice Salabert, ancien champion poids léger, qui, abandonnant le ring pour le studio, a débuté dans le *Prince Charmant*. Il est inutile de dire que ce boxeur a mis les bouchées doubles et qu'ayant eu la chance de prendre possession de l'écran pour une bagarre, il y a eu quelques côtes enfoncées.

Salabert, éditeur de musique ne connaissait que les points d'orgue, Salabert boxeur ne veut saisir que les poings sur le nez... Il ne manque pas de branche ! 95 victimes sur 100 combats... Et jamais knock-out ! Qui dit mieux ?

LE SPORT EN CHAMBRE

Durant « Chèque au porteur », le nouveau film de Jean Boyer, on vit arriver, suant et soufflant, Jimmy Gaillard.

Très en retard, il s'adresse à Bernard Roland, le directeur artistique du film :

— Mon vieux, je viens de passer une nuit épatante... Bernard Roland le regarde en pensant à quelque bonne fortune, lorsque celui-ci ajoute :

— Non, mon petit vieux, ce n'est pas ce que tu penses. Mais hier au soir, j'ai trois copains qui sont venus chez moi et toute la nuit nous avons joué au football dans ma chambre.

Brave Jimmy, toujours passionné pour le sport ou les Sioux !

Instantanés

UN NOM COMMERCIAL

Actuellement, on cherche de nouveaux talents, on essaie de découvrir de nouvelles vedettes. Bravo, mais que cette éclipse d'espoirs ne nous apporte pas trop de déceptions !

Si aujourd'hui l'on proposait à un producteur : — Que diriez-vous de Mlle Danielle Pouffiro Rubi-Rosa pour votre prochain film ?

Il ferait la grimace et répliquerait : — Non, non, pas intéressant.

Et pourtant... Car si les bruits qui courent sont exacts, ce nom étrange ne serait autre que celui de Danielle Darrieux qui, on le sait, divorce et qui, une fois libre, se remarierait et deviendrait Mme Danielle Pouffiro Rubi-Rosa.

FUMÉE

C'est une histoire de fous que conte Jean Tissier avec la voix traînante qui le caractérise.

Deux amis se rencontrent. L'un sort de sa poche un paquet de gauloises vertes et en offre à son camarade : — Une cigarette ?

L'autre répond, dédaigneux : — Non, merci !

C'est tout. Elle est courte, mais elle est bonne, n'est-ce pas ?... Et la fumée vous en vient à la bouche !



Monique Rolland estime avec raison que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Entre le studio et la rampe elle manie l'aspirateur avec aisance et... avec le sourire. On ne dira pas que nos vedettes ne sont pas des femmes... d'intérieur, bien que le nettoyage ait lieu sur la terrasse.

Ph. N. de Morgoli.

A L'EMPORTE-PIÈCE

Pierre-Richard Willm : Il se contente de paraître pour troubler, et, jaloux de garder pour lui seul son intimité, ne livre jamais rien de lui-même.

Viviane Romance : Elue Miss Paris, alors qu'elle n'était ni miss, ni de Paris, elle n'a cessé de s'affirmer à chaque film comme une des artistes les mieux douées de sa génération. Elle domine toujours son emploi.

Tino Rossi : Il tire les larmes comme il allume les cœurs, arrose d'une main ce qu'il enflamme de l'autre. Sirop Tonique reconstituant. Pas trop n'en faut. Dieu soit loué, il y a deux zones.

Edwige Feuillère : Grande dame ou fille, distinguée, fine, émouvante et qui s'émue à son propre jeu. Elle a, pour servir ses dans remarquables, un métier sûr. Premier prix de Conservatoire, elle ne « joue » jamais, ce qui la classe parmi les artistes les plus efficaces.

Charles Trenet : Le fou qui s'effleure toujours dès le petit matin pour être certain de rester swing à point le soir venu. Le feutre en auréole, il s'accroche à sa gloire et tient ferme.

Mireille Balin : On a voulu la sophistiquer, ça ne lui a pas réussi. Elle a renoncé au genre wamp et c'est maintenant une vedette. Simplicité, comble de l'art.

UNE INTERVIEW DE LOUISE DE VILMORIN

Par Jacques FORS

Louise de Vilморin est à Paris. Entre deux rendez-vous, elle veut bien nous recevoir.

— Je ne sais pourquoi, mais moi qui suis d'habitude si tranquille, je me sens agitée. Ces jours que je vis sont une suite de bagarres entre mes rendez-vous avec tous mes amis connus et inconnus, aussi je ne suis vraiment plus moi-même.

Louise de Vilморin, que ce nom sent bon le terroir de chez nous. Pourtant celle qui le porte a épousé un Hongrois et ceci nous permet de poser la première question.

— Quelle est votre vie en Hongrie ?

— Mais une vie tout à fait tranquille. La vraie vie de campagne, pas de chez nous dont les larmes se touchent, mais celle où il faut aller longtemps sans une chaumière. Nous sommes à cinquante kilomètres de Presbourg. Notre habitation : un vaste château romantique flanqué de quantités de pignons et de tourelles sur lesquels quelques centaines d'oriflammes tournent au gré des vents. Autour, un grand parc très tranquille et solitaire qui se dirige vers le pied des petites Carpathes. Il est bordé d'une forêt qui va se perdre dans la montagne. L'hiver, une vie romantique. De vastes champs de neige sur lesquels on se promène en traîneau, mais bien souvent les distances paraissent si longues que l'on hésite à les franchir.

Louise de Vilморin est restée très Parisienne, malgré son évocation de France. Elle évolue dans une ravissante robe noire sur laquelle est posé un motif floral de diamant et d'or.

— Comment avez-vous conçu l'idée de votre roman « Le lit à colonnes » dont M. Tual va entreprendre la réalisation cinématographique ?

— C'était en hiver, j'avais eu cette idée : un homme peut-il exploiter l'œuvre d'un autre sans que celui-ci le sache. Parti de ce principe, j'avais étudié toutes les possibilités, mais ne voyais pas de solution. Un matin que nous revenions d'une czardas, j'étais en traîneau. Mon mari dans un autre me suivait. Bien emmitouillée dans les fourrures et bercée par les grelots des chevaux, je me laissai aller à la rêverie lorsque soudain j'entrevis mon roman. La prison, le directeur, le pauvre Rémy Bonvent, prisonnier, tout était là. Le soir, après avoir gardé l'idée toute une après-midi, j'en fis part à mon mari qui la trouva très bonne et me dit : « Mais cela ferait un excellent scénario ».

J'opposais cependant pour un roman. Et c'est ainsi que Marie-Doré, Aline, Porey-Cave, Rémy Bonvent et Yada naquirent.

Etes-vous satisfaite des interprètes ? — Je dois vous dire que n'allant pas régulièrement au cinéma, je ne les connais pas assez. Je leur fait entièrement confiance et suis vraiment émue de la façon dont on considère cette œuvre.

— Je vous remercie, madame. Vous allez bientôt nous quitter, ne laissez-vous aucun regret ?

— Je suis triste de quitter Paris, la France et mes amis qui ont été si gentils avec moi : M. et Mme Tual, M. Ledoux, Larquey, Odette Joyeux, Alain Cuny et tant d'autres que j'oublie. Mais je suis toujours heureuse de retrouver la Hongrie où j'ai passé de si beaux jours.

Au revoir donc, Louise de Vilморin. Nous attendons les poèmes et le livre des Saisons qui seront pour nous les heureux présages de votre visite. Car de votre romantique retraite aux pieds des Carpathes, c'est pour nous que vous aurez écrit.



« Bon appétit, messieurs ! » Vous reconnaissez Jean Tissier, toujours grave, comme les humoristes dans la vie privée, et Jimmy Gaillard qui semble tout joyeux... La perspective d'un bon repas n'a-t-elle pas de quoi le réjouir ?

Les complexes morbides de...

Il y a un cas Jean Gabin.

Celui de l'homme dépassé par sa chance.

Un de ses amis intimes disait de lui, et sans méchanceté, car il l'adorait : « Jean ? c'est le gars qu'est épaté par son valet de chambre ! »

Et c'était vrai. Rien ne l'impressionnait plus que ce témoin distant et muet de sa vie. En l'engageant, il avait exigé des certificats de grandes maisons :

« J'veux qu'un larbin ait servi des duchesses ! » clamait-il devant les directrices de bureaux de placement complètement affolées...

Une fois en possession de l'oiseau rare, il passa des soirées sournouées à rectifier son langage, à restreindre ses gestes, puis humilité, à éclipser en colère :

« Regardez-moi ! c'enfoiré-là qui passe son temps à m'espionner ! Ça l'embête, hein, vieux schnock, d'être aux ordres d'un bonhomme qu'a pas de belles manières ? »

Le valet était habillé. Les invités aussi, on riait et l'on parlait d'autre chose.

Ce même complexe d'infériorité, il l'éprouvait à propos des journalistes qui lui consacraient des articles en restituant ce langage dru, imagé et personnel qui était le sien.

Il avait peur de tout le monde. Comme Harpagon son trésor, il thésaurisait son âme.

Plus son succès grandissait, plus il devenait sombre.

Plus on le recherchait, plus il devenait sauvage.

On eût dit que son cœur s'agrippait en raison directe de sa chance.

Déjà ceux qui l'aimaient le plus commençaient à dire : « Ce pauvre Gabin devient complètement fou... »

Son immense talent l'étouffait ; il était comme une ombre pesante, traquant sans répit cette raison en déroute.

Avec des dons médiocres, une carrière modeste, Jean Gabin eût été heureux.

Mais c'était un acteur de génie. Et ce destin exceptionnel engendra le drame de sa vie.

Il voulait être à la hauteur de sa situation.

Il se mit à lire avec acharnement, à rattraper les années d'instruction perdues. Il y réussit car son intelligence, un instinct très sûr le poussaient vers le meilleur et le rare.

« Mais en même temps qu'il affir-



La hantise du crime forme le fond du roman d'Émile Zola : *La Bête humaine*.

maît sa personnalité. Jean Gabin s'intoxiquait avec ce poison redoutable : le doute.

Comme la plupart des inquiets, il devint d'un orgueil intraitable.

Soupeux, irritables, il voyait des ennemis partout, ne pouvant supporter l'idée qu'on le jugât. Les hommages de la foule l'agaçaient.

Avec ceux qui lui étaient inférieurs, camarades de travail restés dans la débâcle, ouvriers dont il se disait le copain mais qu'il n'aurait pas reçus chez lui, Jean Gabin était comme gêné de sa gloire, de sa fortune. Avec ceux, auteurs, metteurs en scène, écrivains que sa réussite ne pouvait impressionner, il était gauche et bourru.

Fuyant le monde, il se consacra à son travail. Il recherchait, des rôles où cette force musculaire qui lui composait une si curieuse silhouette, put se manifester. Il était mou, il voulait jouer les terroirs. Il était pusillanime et la triste courage des assassins le tentait.

Persone comme lui ne fut un homme traqué.

Chargé de mystère enligné de sang, il surgissait du bout de la nuit pour s'enfoncer dans l'ombre.

Jamais il ne riait et ce visage fermé, hostile, savait pourtant devenir tendre.

Pourtant, c'était dans les scènes les plus tragiques, les plus brutales, qu'il atteignait au grand art.

Quand il tuait Mireille Balin, dans *Coeur d'amour*, avec ses mains, quand il tuait Sokoloff dans *Les Bas-Fonds*, avec une hache, quand il tuait Michel Simon, dans *Le Quai des Brumes*, à coups de pavé, quand il tuait Simone Simon, dans *La Bête humaine*, à coups de couteau, le public était secoué d'horreur.

On avait l'impression d'assister à une sorte de monstrueuse délivrance.

Ces yeux de fièvre, cette mâchoire crispée, et cette voix rauque, haletante, brisée de jouissance resteront inoubliables.

Jean Gabin avait fini par exiger une scène de violence dans la plupart de ses films, et les scénaristes s'ingéniaient à trouver une nouvelle façon de tuer, descendant chaque fois un peu plus dans le sordide.

Assistait-on là à un dédoublement de la personnalité tel qu'on peut en constater chez certains acteurs particulièrement instinctifs ?

Il est permis de le croire. Déjà, Gabin ne pouvait avoir une nouvelle partenaire sans en tomber réellement amoureux. Annabella, Simone Simon, et maintenant Michèle Morgan furent conquises par cet amant à la démarche chaloupée, mais aux mains soignées.

(Suite page 19.)

Une saisissante image du film *La Bête humaine*.

Le regard de l'assassin traqué comme une bête de proie.



JEAN GABIN

Gaby Morlay

est à PARIS



Que de courses à faire encore avant ce soir

QUEL sera mon article cette semaine?... Tel était mon souci l'autre matin en déambulant à travers la capitale. Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, tout à coup, je vis une femme portant un manteau de fourrure entrer dans un immeuble d'une de ses grandes avenues.



Un petit coup de peigne à l'arrivée ! Et maintenant, ouvrons les malles !



Gaby Morlay a retrouvé Paris sous sa grise lumière hivernale. Du courrier, déjà... Les admirateurs sont fidèles !

Une femme, me direz-vous, mais bien des femmes entrent dans les immeubles parisiens... Comme vous avez raison ! Mais toutes n'ont pas cette silhouette que l'on n'oublie pas, et surtout ce chic si élégant et parisien qu'avait celle qui venait de pénétrer dans le hall de ce grand hôtel.

Car c'est un des premiers hôtels de la capitale qu'a choisi pour y séjourner notre grande artiste Gaby Morlay.

Gaby Morlay nous était revenue.

Aussi, quelques instants plus tard, je me trouvais en compagnie du photographe devant Gaby Morlay, Bibiche, sa chienne, et un amoncellement de malles, valises, fleurs et cartes de visite.

Car ses amis ne l'avaient pas oubliée. Les fleurs que nous trouvons sur cette table lui furent envoyées par Mme Elvire Popesco.

— C'est ma plus grande amie, dit Gaby Morlay.

Laissons le photographe opérer et posons la première question.

— Pourquoi venez-vous à Paris?... (Entre nous, chers lecteurs, nous le savons déjà, mais ne faut-il pas poser la question pour la forme et aussi parce que pas de questions : pas d'articles).

— Je suis ici pour un mois seulement, nous dit la charmante artiste. Je suis à Paris pour tourner le nouveau film de Sacha Guitry : *Le destin fabuleux de Désirée Clary*. Un très grand film, où je me retrouverai avec Sacha Guitry, Mme Geneviève Guitty, A. Clariand, J.-L. Barrault, J. Hervé, G. Laugier, Yvette Lebon, Lise Delamare, Fusier-Gir et les délicieuses sœurs Carletti. Après quoi, nous avons

suivi, pendant toute une grande journée, cette artiste qui n'a rien à cacher.

Après l'avoir laissée en compagnie de ses bagages, nous l'avons retrouvée dans un restaurant, au déjeuner. Déjeuner de famille où se rencontraient autour de la table quelques intimes, son neveu et sa nièce. Celle-ci veut apprendre le métier de script-girl et pour ses débuts elle assistera la script du film de M. Guitry. Son neveu ne la verra pas d'un long moment car il entre chez les assumptionistes. Après ce repas, qui fut aussi restrictif que peut l'être un repas de l'heure actuelle, nous nous dirigeâmes vers les grands magasins.

Visite à la rue de la Paix, la rue Royale, les Tuileries. Puis elle se rendit place Beauvau. Qu'allait-elle faire dans ce ministère?... Nous eûmes la clef du mystère à sa sortie. Voulant revoir son père, elle avait été déposer une demande de laissez-passer pour la zone du Nord où il se trouve actuellement.

Puis, d'un pas vif, elle se dirigea vers le théâtre de la Madeleine où Sacha Guitry donnait la première représentation de son nouveau spectacle. Là, nous la surprîmes, dans la loge voisine de Mme Geneviève Guitty.

Après s'être divertie et avoir conversé dans la loge de M. Guitry où le photographe la saisit encore, elle fut rendue à la vie trépidante de Paris. Alors, comme vous, comme moi, elle alla au cinéma. Au cours de cette surveillance forcée, voici quelles furent les confidences de Gaby Morlay :

— J'ai fait une tournée en Suisse où j'ai joué *La Maison Monestier*, cette très belle pièce de Denis Amyiel qui eut tant de succès sur la scène du théâtre St-Georges. De retour à Nice, j'ai créé une pièce de René Lignac : *Jeanne Vidal*. Elle obtint un très vif succès.

« Au cinéma, une seule chose, mais un rôle magnifique : *L'Arlesienne*, un film de Marc Allégret. Maintenant, un film de notre grand Sacha Guitry. Puis, retour à Nice pour un repos bien gagné. Et de nouveau un départ : tournée au Portugal et en Espagne. De nouveau quelques représentations en Suisse, puis, en mai, retour à Paris.

— Nous espérons vous revoir sur une scène parisienne à cette époque ?

— Je ne sais, car je n'ai aucun projet pour le moment.

Je puis lui suggérer que nous serions heureux de voir cette pièce qu'elle a jouée au théâtre de la Méditerranée : *Jeanne Vidal*.

Jack Fors.

Photos N. de Margoli.

La première visite fut pour Sacha Guitry qui sera demain le directeur et le partenaire.



La chienne Bibiche est la grande amie de Gaby. Comme c'est bon de revoir les magasins de Paris.



Déjeuner de famille en compagnie d'une nièce qui sera bientôt script-girl et d'un neveu qui va entrer en religion.



Dans la loge du « Maître » : Geneviève Guitty, Gaby Morlay et Robert Trébor.



Prisonniers



Une « prison » où l'air pur, les larges horizons et le parfum des fleurs ne font pas défaut !

Il y a quelques mois, me trouvant au Stalag VII. A, de retour de Kommando et attendant de passer devant la commission médicale qui devait me réformer, j'apprenais, par le journal qu'on distribuait aux prisonniers, qu'une équipe de techniciens allemands aidée par des cinéastes français, comme moi en captivité, tournait un reportage dans divers camps. Mes camarades et moi-même nous nous demandions ce qu'on pouvait faire, en tant que film, de l'existence monotone et désespérante qui était la nôtre. La vie du prisonnier, en effet, n'a rien de bien attrayant ni de bien photographique. Les événements se succèdent, les uns aux autres, avec une régularité obsédante ; seul l'espoir de la libération apporte aux malheureux détenus la force de vivre courageusement, sans défaillance, sans trop d'amertume. Que ce soit au camp ou en Kommando, les malheureux exilés n'ont qu'un seul désir : rentrer bien vite auprès des êtres qui leur sont chers, retrouver le clocher familial, les camarades qu'ils ont laissés au pays. Ils souhaitent que ce jour tant désiré arrive promptement et c'est soutenu par cette magnifique espérance, qu'ils tiennent le coup, crânement, courageusement, en vrais Français.

J'ai eu la chance de revenir, mais je n'oublie pas les camarades que j'ai laissés là-bas. Je me souviens des moments que j'ai vécus avec eux, essayant de tromper l'ennui par des blagues et des plaisanteries. Je me souviens aussi de l'instant où je leur ai dit au revoir. Ils étaient heureux de me voir partir, mais, dans leurs regards, je lisais un sentiment de tristesse : leurs visages, qu'ils s'efforçaient de rendre souriants, étaient crispés.

C'est à tous ceux que j'ai laissés là-bas, à tous mes camarades que j'ai pensé l'autre jour en assistant à une projection du film *Prisonniers*. C'est le cœur serré par une indicible émotion que je voyais sur l'écran se dérouler les scènes qui avaient constitué ma vie pendant seize longs mois.

Je dois reconnaître que ce film *Prisonniers* m'a causé une surprise très grande. Ainsi, en des images simples, sans artifice, sans fard, sans enjolivement, on avait réussi à traduire l'existence du captif, là-bas, dans un Stalag ou en Kommando.

Vous, Mères, Femmes, Fiancées et Parents de camarades, je sais trop ce qui vous tient à cœur, je sais que, dans les heures graves que nous vivons, vous êtes courageux et vaillants, comme de vrais Français. Vous irez voir *Prisonniers* pour vous faire une idée de ce qu'est sa vie à lui, là-bas. Sans doute une lame brillera-t-elle au coin de votre paupière ; moi aussi, j'ai pleuré en les voyant. Mais ne vous laissez pas abattre, dites-vous qu'un jour il reviendra, qu'il vous téléphonera de Compiègne, comme je l'ai fait il y a quelques semaines. Alors, mieux que le speaker, il vous décrira, lui-même, l'existence qui fut la sienne.

Vous qui avez eu cette chance de ne pas avoir été emmené en exil, allez voir ce film, regardez chaque scène, attardez-vous sur chaque détail et vous estimerez combien le sort vous a favorisés ; alors, neut-être, comprendrez-vous enfin et cesserez-vous de vous plaindre et de vous lamenter. Les prisonniers vous donnent un magnifique exemple ; que sont vos misères en comparaison des leurs ? Et, pourtant, vous les verrez sourire, prendre chaque chose avec bonne humeur, vous verrez ce que c'est que d'être camarades, ce qu'ils font pour faire oublier à leurs compagnons leurs soucis et leurs tracas. Vous les verrez travailler, bûcher, et vous aurez plus de désir à piocher vos examens. Vous les verrez bricoler et vous comprendrez qu'un Français, quel que soit l'endroit où il se trouve, sait se tirer d'embarras. Vous les verrez rire, se distraire,

Aux heures de loisir, on organise quelque petite fête ; on se distrait entre copains...



L'entrée d'un Stalag quelque part en Allemagne.



Et pour certains, c'est le retour tant espéré !...

chanter, jouer la comédie et vous saurez pourquoi le monde nous admire même lorsque nous sommes dans l'adversité.

Et vous, camarades libérés, vous qui, rendus à la vie civile, avez retrouvé les vôtres et qui, fidèles au souvenir, ne les oubliez pas, vous verrez ce film avec recueillement et émotion. Comme moi, vous y trouverez les événements de votre vie quotidienne : le réveil, la visite médicale, la soupe, l'Université, les exercices physiques, le Théâtre et tout ce qui meublait nos heures lentes, là-bas, loin de chez nous, et vous reconnaîtrez que ce film a été réalisé avec équité et avec un grand souci de vérité. C'était une œuvre difficile, ardue. Elle a été menée à bien grâce à l'aide de quelques camarades prisonniers qui ont apporté à la fabrication de ce document humain et magnifique une aide précieuse.

Et, saluant au passage avec respect le maréchal Pétain et Son Excellence M. Scapini, souhaitons, groupés tous en une communion fervente, qu'ils reviennent vite et que ce film ne soit plus, pour nous tous, que le seul souvenir d'un mauvais moment qui, peu à peu, s'estompe dans l'oubli des jours.

George FRONVAL.
Ex. K.G. 33.547
Stalag VII A.

Photos du film.



A la Comédie-Française... il y a quelques années. Reconnaissez-vous Fernand Ledoux, Alice Field, Madeleine Renaud et, à la table, Raphaël Duflos?

Histoires de RiRES avec...

fatigant de la rencontre avec nos « ennemis », nous nous accompagnions mutuellement, six ou sept fois de suite, de façon à être fatigués pour ne plus sentir leurs attaques... Jusqu'au jour où nous eûmes enfin la géniale idée de faire brûler du souffre dans nos chambres... et d'aller coucher chez des amis.

Les *Gaietés de l'Escadron*, voilà un film joyeux ! Pen- sez ! avec Raimu, Bach et Fernandel nous formions une équipe qui n'engendrait pas la mélancolie. Au cours des prises de vues, Bach avait pris une manie, celle de nous appeler par les noms de nos rôles. Et cela même dans la vie civile. C'est ainsi qu'en arrivant au café pour nous retrouver, il hurlait « Aiii ! Bonjour les petits pots ! Comment vas-tu Hurlure ? (Raimu) et toi Croquebole ? (Fernandel) », etc., etc... Mais mon nom, celui de cet adjudant immortalisé par Courteline, lui valut une sérieuse mésaventure. Nous allions prendre un autobus pour rentrer à Paris, et comme toujours j'allais le rater, étant à deux cents mètres derrière mes cama- rades, aussi pour me stimuler, Bach cria de toutes ses forces, du plus loin qu'il me vit : « Alors ! Espèce de Flick ! Tu ne peux pas faire comme tout le monde et arriver à l'heure ?... » Mais il n'acheva pas sa phrase, un agent de police venait de le saisir par le bras en disant : « Dites donc vous, en voilà des façons d'in- terpeller les représentants de l'autorité !... » Sans nous, il est fort probable que Bach, après avoir tourné toute une journée dans un décor de prison, aurait fini par y aller pour de bon le soir même !

... Quand je pris « L'Europe » pour m'en aller en Amérique tourner « Folies Bergères », quelle ne fut ma surprise d'y retrouver mon vieux camarade Louvigny et sa mère. Ce- lui-ci, tout à la joie de ce voyage, voulait être un des premiers à voir les fameux gratte-ciel. Comme il me demandait de quel côté du bateau on les verrait en arrivant à New-York (chose que j'ignorais puisque c'était mon pre- mier voyage là-bas), je lui dis, voulant crâner un peu « Mais c'est... c'est... à tribord mon vieux ! ». Voilà pourquoi le pauvre Lou- vigny chercha vainement jusqu'au débarcadère les gratte-ciel qu'il aurait facilement vus s'il s'était posté sur l'autre côté du bateau !

... Une histoire de mes dernières « produc- tions ». Pour *Premier Rendez-Vous*, elle n'est pas drôle ! Les restrictions de tabac ont com- mencé avec le film et j'ai usé tout un paquet de gauloises (des vraies !) pour tourner une scène qui dure exactement sept secondes à l'écran. Quant à *L'Assassinat du Père Noël*, si je n'ai pas attrapé une fluxion de poitrine, c'est bien parce que le « Père Noël » lui- même n'a pas voulu, car lorsque nous tour- nions en studio il faisait un froid de canard, et nous n'avions pour nous réchauffer devant les cheminées flamboyantes, où brûlaient quel- ques morceaux de chiffon imbibés d'huile, que la ressource de souffler dans nos doigts. Par contre, le seul jour où j'ai fait des extérieurs, il y avait un soleil resplendissant et, malgré la neige artificielle, j'ai cru étouffer avec l'amas de fourrures qui m'engouffait et la cha- leur des projecteurs !

... Maintenant, monsieur le curieux, vous voilà satisfait ?

Guy BERTRET.

Photos Archives et N. de Morgoli.

Fernand Ledoux ne semble pas content d'être en si piteux état !



Les *Gaietés de l'Escadron* qui permit à Ledoux de gagner quelques galons...



3 CRÉATEURS AU SERVICE DE...



Un écrivain : Jean Giraudoux, est l'auteur de *Un cinéaste* : J. de Baroncelli, fait revivre les héros du roman.



Un musicien : Francis Poulenc, compose pour le film une musique évocatrice.

Photos N. de Morgoli.

C'EST sans doute la première fois qu'un écrivain de la classe de Jean Girau- doux travaille pour le cinéma. Cela seul vaut déjà la peine d'être signalé. On a souvent demandé s'il n'y avait pas place, dans le dialogue de film, pour un nouveau genre littéraire qui aurait sa forme et ses lois... Le fait de voir un auteur dramatique, et qui plus est, un roman- cier et un poète, écrire un dialogue de film peut être consi- déré comme une réponse affirmative. L'auteur de *Suzanne et le pacifique* s'est penché avec amour sur le récit de son confrère avec l'idée bien nette de ne pas le trahir, mais d'y apporter toute sa flamme. Il a écrit un dialogue et s'y est tant attaché qu'il a dépassé les limites permises. Ce dialogue, trop copieux pour le film, paraîtra intégralement en librairie. Ainsi une œuvre de cinéma donne naissance à une œuvre littéraire. Mais cela n'est qu'un à-côté, l'essentiel est de savoir qu'un grand écrivain prend le cinéma assez au sérieux pour ne pas craindre de déchoir en lui accordant son talent.

Et déjà voici l'animateur à l'œuvre. L'usine à images s'est décorée, comme par enchantement, de tentures roses, de voiles fins. Une harpe se dresse dans un coin parmi les fauteuils et les guéridons. Et sur un divan pareil à celui qu'affectionnait Mme de Récamier, Edwige Feuillère, adorable en sa robe d'époque, semble rêver en attendant l'aimé...

Qui pourrait-il être, sinon Pierre-Richard Willm, le héros romantique par excellence ?... Le voici s'inclinant très bas devant sa partenaire. Les personnages de Balzac sont entrés dans la vie et, pour veiller sur leur naissance, tout un état-major s'inquiète, des machines compliquées sont en action, une lumière éblouissante glisse des cintres vers les étoffes soyeuses, les visages poudrés, accroche ici un reflet, jette là une touche vive, aureole une tête blonde.

Jacques de Baroncelli est le maître d'œuvre. Il dirige cette création, veille à tout, coordonne les éléments disparates qui lui

Et voici l'héroïne, la belle Duchesse de Lan- geais... tout le charme d'un temps disparu.



BALZAC

sont apportés, tire les ficelles d'un jeu dont nous ignorons les secrets. Il a le calme, l'ai- sance, la sûreté d'un chef d'orchestre qui connaît bien sa partition... Il connaît aussi son auteur. N'a-t-il pas tourné tout au début de sa carrière un *Père Coriot* dont on reconnaît la vigueur d'eau-forte. On sait sa prédilection d'érudit et d'homme de goût pour une œuvre et une époque si riches et si fécondes, si humaines aussi...

J'avais toujours refusé de travailler pour le cinéma confesse Poulenc et j'aurais sans doute refusé cette fois encore si la collaboration de Giraudoux, de Baroncelli et d'Edwige Feuill- lère, une artiste intelligente et que j'aime beaucoup, ne m'avaient prouvé un effort auquel je suis maintenant heureux de m'asso- cier.

Bien entendu la musique de film ne peut guère être qu'une illustration. Le rôle du musicien y est nécessairement passif, subordonné aux images et même à l'action. Pour prendre un exemple comme celui de la *Duchesse de Langeais*, nous y trouvons deux éléments : un style particulier à l'époque, un commentaire sonore moderne qui permet plus de liberté...

Dans la première partie, nous aurons des valse dansées, entre autres *Le fleuve du Tage*, célèbre à l'époque, et que j'ai à peine transposée.

Francis Poulenc s'interrompt pour achever sa pensée par quelques mesures. Notre entretien a lieu dans un grand studio vide où le compositeur enregistre lui-même au piano la mu- sique du film. Il lui apportera sans aucun doute un « climat musical » digne de son art subtil.

Balzac avait mis, on le sait, dans l'histoire de la *Duchesse de Langeais*, un grand amour déçu, sa passion pour une fine aristocrate, la marquise de Castries... Ainsi à travers la fiction, sous cette vie nouvelle donnée à des fantômes, réapparaissent des êtres qui furent autrefois de chair et de sang, tant il est vrai que l'art et la vie se mêlent, se confondent, se pénètrent sans cesse.

Pierre ALLAIN.

Edwige Feuillère et Pierre-Richard Willm, le couple le plus romantique dont on puisse rêver...



Récit cinématographique de Jean-Paul Valaire
d'après le film de Willy Forst et Victor Becker

Sébastien Ott WILLY FORST
Ludwig Ott TRUDE MARLEN
Erika PAUL HORBIGER
Baumann GUSTAV DIESEL
Strobl OTTO TRESSLER
Rotapfel

Chapitre Premier

UN SCANDALE A COPENHAGUE

DEMANDEZ le *Journal de Midi*, édition spéciale, la fin tragique du financier Kessen, le *Journal de Midi* ! Comme une volée de moineaux, les crieurs s'élançaient de l'imprimerie à travers les rues de Vienne. Les feuilles, fraîchement imprimées, s'entassaient dans les wagons, filaient à l'allure des rapides vers toutes les provinces. De Copenhague, à Berlin, à Prague, à Paris, des détails martelés au marteau arrivaient d'heure en heure.

— Kessen a-t-il été victime d'un accident ? La voiture est retrouvée au fond d'un ravin.

Il s'agissait d'un suicide...

A la Bourse, l'effolement se manifestait aussitôt.

— Déconfiture de la banque Kessen... Catastrophe financière... Une importante galerie d'art découverte chez Kessen...

— Voici qui peut vous intéresser, disait un peu plus tard le vieux secrétaire de la galerie Ott en montrant la manchette de journal à son patron.

Le jeune expert prit la feuille que lui tendait Eberlé :

— Kessen possédait une galerie d'art ? Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Ah ! de mon temps, reprit Eberlé, on connaissait les amateurs de peinture ; un milliardaire cache sa collection pour en jouir seul. Cela n'empêche pas qu'elle soit dispersée à sa mort...

La sonnerie du téléphone interrompit les plaintes du vieil employé :

— Ici la galerie Ott... Un télégramme de Copenhague ? Oui, j'écoute... « Etes prié de venir... si tôt que pourrez... pour expédier tableaux... signé Nissen ».

— Nissen à Copenhague ? s'exclama Sébastien Ott... Passez-moi l'appareil, Eberlé... Allô, Nissen... Mais oui, je vais prendre l'avion de dix heures... une surprise ? Mais quoi ? Bien, bien, entendu. Au château de feu Robert Kessen ? Eh bien ! à tout à l'heure, Nissen.

Sébastien raccrocha.

— Eberlé, tout de suite une place pour Copenhague. Téléphonez !

...Une heure plus tard, l'avion décollait de la piste, emportant à son bord le jeune expert Sébastien Ott. Au château du financier étaient déjà réunis maître Berstroem, l'avoué du défunt, Nordin, l'exécuteur testamentaire et Nissen, expert...

Dès l'arrivée de son collègue de Vienne, Nissen se précipita :

— Vous verrez, messieurs, que j'avais raison ! Mon collègue, M. Sébastien Ott confirmera, j'en suis persuadé, ce que je vous ai dit ce matin... Mais n'attendons pas davantage... Ott, voulez-vous me suivre ? Messieurs...



— Si je n'étais pas sûr que ces « Trois Grâces » sont à Madrid, eh bien ! je dirais que ces toiles sont authentiques...

Le professeur Nissen appuya sur un bouton et, à la surprise de Sébastien, tout un pan de mur dissimulé par la bibliothèque tourna sur lui-même, découvrant un escalier de fer qui semblait conduire au sous-sol. Les trois hommes s'y engagèrent à la suite de leur guide et pénétrèrent bientôt dans une vaste salle aménagée en galerie de peinture. Des toiles en garnissaient les murs. Sébastien Ott s'arrêta sur le seuil, interdit, puis s'avança brusquement jusqu'au centre de la salle.

— Ah ! ça, par exemple, c'est prodigieux !

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? questionnait Nissen.

— Mais, si je n'étais sûr... que ces « Trois Grâces » sont à Madrid, au Prado... que cette « Bacchante » est à Paris, eh bien ! je dirais que ces toiles sont authentiques.

— C'est impossible, allons, protesta Berstroem.

— En effet, et pourtant... Mais nous allons voir. J'ai apporté tout ce qui est nécessaire pour une expertise approfondie. Eteignez, je vous prie...

Sébastien s'absorba dans sa tâche délicate, tandis que ses amis attendaient, silencieux, le verdict. L'expert passe d'une toile à une autre.

— Aucun doute, messieurs. Cette toile aussi est authentique !

— Alors ? L'original de cette « Vénus » est pourtant bien à Bruxelles...

— Ce n'est pas l'original... non... l'original est ici... Il faut donc admettre que le musée de Bruxelles ne possède qu'une copie...

— Et ces toiles de Madrid, de Paris ? C'est invraisemblable, les originaux auraient donc été volés pour être transportés ici.

— C'est la seule explication possible ! Kessen devait être l'un de ces maniaques de l'art qui sont jaloux des œuvres qu'ils possèdent, comme d'une femme... et ne reculent devant rien pour satisfaire leur passion.

— En tout cas, poursuivit Ott, ils ont eu un admirable copiste. Et voici un Rubens qui appartient au colonel Rotapfel que je connais, qui habite à Vienne. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je la rapporterai à son propriétaire et trouverai là un intéressant moyen de confrontation avec la copie, puisque vraisemblablement mon ami ne possède plus qu'une copie...

— Gardons le secret sur tout cela, messieurs, conclut Berstroem, afin de ne pas donner l'éveil aux faussaires. Il s'agit sans aucun doute d'une bande organisée et c'est maintenant à la police que l'affaire appartient...

Chapitre II

LA RENTRÉE DE HENRI STROBL

Sébastien Ott rentra à Vienne sans tarder et, le même jour, il se faisait annoncer chez son ami le colonel en retraite Rotapfel. Type achevé du vieux militaire, toujours alerte et bon vivant, celui-ci ne s'embarrassait guère de soucis artistiques, bien que sa mère ait été autrefois fort avertie en la matière. Erika, la nièce du colonel, une jeune et séduisante veuve de vingt ans, témoignait au contraire d'un esprit très vif et se passionnait volontiers pour les discussions d'esthétique.

Quant au tableau, en dehors de toute expertise, un souvenir personnel du colonel ne laissait aucun doute sur ce fait que l'original rapporté de Copenhague était celui qui figurait autrefois dans la collection maternelle : une égratignure faite par Rotapfel alors enfant, en jouant avec un compas, se remarquait nettement sur la toile de Kessen.

— Ce tableau est donc sorti d'ici, au moins une fois, colonel ?

— Oui... il y a trois ans. Je l'ai envoyé à Dresde à une exposition.

— Eh bien ! c'est à ce moment que l'échange a eu lieu... Je vous laisse donc votre Rubens, colonel. Vous serez aimable de me faire porter la copie à la galerie, un de ces jours.

— C'est entendu. Comptez sur moi, et à bientôt. (A suivre.)

On a volé

...Une heure plus tard, l'avion décollait de la piste emportant le jeune expert, Sébastien Ott...



un homme

Photos Tobit-films.

Un film de
JEAN BOYER
avec
LUCIEN BAROUX
JEAN TISSIER
Marguerite PIERRY
Jacqueline
FERRIERE
Jimmy GAILLARD
et
Robert ARNOUX
Production S. U. F.
Société des
FILMS SIRIUS



« Bonnes nouvelles ce matin, monsieur Tissier ! »

Chèque au porteur

FORTUNÉ, un Toulousain qui avait rêvé dans sa jeunesse d'être chanteur, n'a trouvé d'autre situation que celle de porteur au P.-L.-M. Mais il grogne à tout propos et fait si bien que son chef d'équipe le renvoie.

En quittant la gare, il retrouve son dernier client, dont les manières l'avaient un peu surpris. Ils lient conversation et Fortuné apprend bientôt que M. Palaison, de la Motte-Civray, rentre du Mexique, où il a passé trente-cinq ans en plein désert.

Il va maintenant retrouver à Fontainebleau, sans enthousiasme aucun, une sœur revêche restée vieille fille.

Fortuné s'est pris d'amitié pour son compagnon et lui offre de se faire passer pour lui auprès de sa sœur qui ne saurait — et pour cause — le reconnaître après une aussi longue absence.

Fortuné s'était fait fort d'adoucir en quinze jours le caractère de l'acariâtre Camille, mais il craint bientôt de s'être trompé et regretterait son geste s'il n'y avait au château une délicieuse jeune



Lucien Baroux ne sait pas garder les secrets...

Marguerite Pierry et Jacqueline Ferrière, ou les charmes de la vie de famille.

filles, Simone, la nièce de Camille, dont il décide de se faire le défenseur.

On veut, en effet, marier la jeune fille avec « un beau parti » qui ne lui sourit guère, car elle aime en secret un jeune étudiant sportif et séduisant, Daniel.

Fortuné manœuvre si habilement, en faisant passer le fiancé indésirable pour un coureur de dot, que Camille envisage la candidature de Daniel, présenté comme le fils d'un ami de Fortuné — alias M. Palaison — rencontré au Mexique.

On fête bientôt les fiançailles, fort agréablement, et Mlle Camille elle-même se laisse un peu aller à la griserie du champagne et de la danse. Fortuné, lui aussi, semble découvrir en elle une femme moins déplaisante qu'il n'y paraît de prime abord.

Le lendemain, redevenue elle-même, Camille s'aperçoit que sa nièce n'est pas rentrée. Mais tout s'arrangera bientôt par le mariage des jeunes gens. Et le retour de M. Palaison, dégoûté de la vie parisienne, en révélant la véritable identité du faux « frère » permettra d'envisager un second mariage : celui de Camille et de Fortuné.



C'est une histoire d'amour c'est du CINÉMA

C'est une histoire d'amour. Elle repose entre les lignes d'un conte que Pierre HEUZÉ publia il y a quelques années. Nous avons essayé d'exprimer ce conte à l'aide de ces images qui deviennent ainsi un véritable petit film.

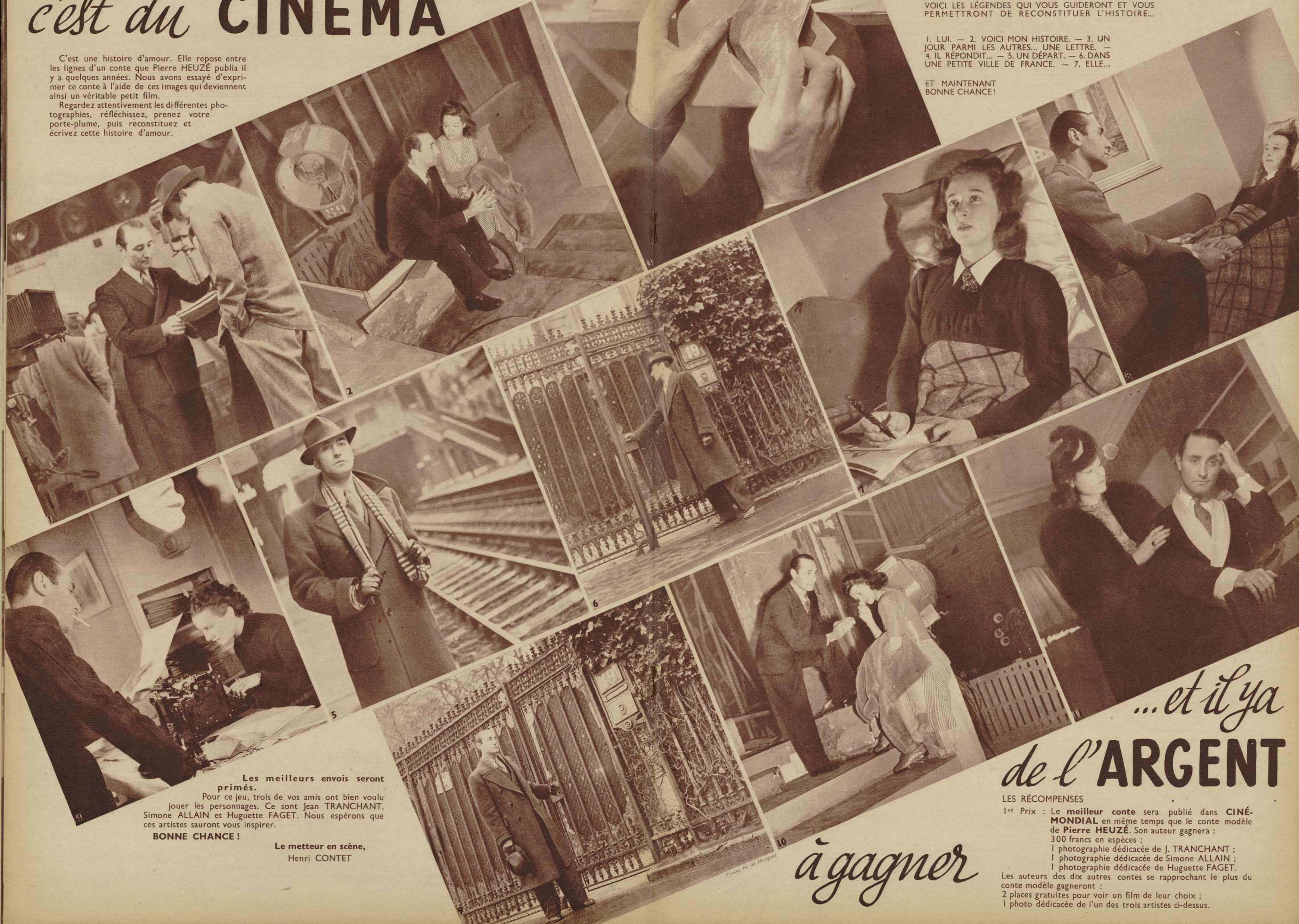
Regardez attentivement les différentes photographies, réfléchissez, prenez votre porte-plume, puis reconstituez et écrivez cette histoire d'amour.

UN GRAND CONCOURS

VOICI LES LÉGENDES QUI VOUS GUIDERONT ET VOUS PERMETTRONT DE RECONSTITUER L'HISTOIRE...

1. LUI. — 2. VOICI MON HISTOIRE. — 3. UN JOUR PARMI LES AUTRES... UNE LETTRE. — 4. IL RÉPONDIT... — 5. UN DÉPART. — 6. DANS UNE PETITE VILLE DE FRANCE. — 7. ELLE...

ET MAINTENANT
BONNE CHANCE!



Les meilleurs envois seront primés.

Pour ce jeu, trois de vos amis ont bien voulu jouer les personnages. Ce sont Jean TRANCHANT, Simone ALLAIN et Huguette FAGET. Nous espérons que ces artistes sauront vous inspirer.

BONNE CHANCE !

Le metteur en scène,
Henri CONDET

...et il ya
de l'ARGENT

LES RÉCOMPENSES

1^{er} Prix : Le meilleur conte sera publié dans CINÉ-MONDIAL en même temps que le conte modèle de Pierre HEUZÉ. Son auteur gagnera :
300 francs en espèces ;
1 photographie dédiée de J. TRANCHANT ;
1 photographie dédiée de Simone ALLAIN ;
1 photographie dédiée de Huguette FAGET.

Les auteurs des dix autres contes se rapprochant le plus du conte modèle gagneront :
2 places gratuites pour voir un film de leur choix ;
1 photo dédiée de l'un des trois artistes ci-dessus.

à gagner

Un Breton qui sait où il va...

JEAN GRÉMILLON

Des marins ? Non, des cinéastes, dont le métier exige qu'on connaisse tous les autres.

Un visage dur aux traits bien marqués, un front volontaire, des yeux qui regardent loin, une tête de Breton avec toutes les vertus d'une race solide empreintes sur ce masque et son idéalisme aussi. Car Grémillon est d'origine celtique. S'il n'est pas né à Brest, il y est « revenu » dès ses premiers jours et toute son enfance, sa première jeunesse, il les a vécues dans la ville la plus maritime du monde, portée à l'extrême pointe des terres, toujours enveloppée de brumes, de grand vent, d'embruns, dans une ville au goût de pluie et de sel...

Grémillon devait s'en souvenir. Quand il put réaliser son premier film, qui déjà était un vieux rêve, il ne chercha point d'intrigue passionnante. Il tourna dans d'introuvables conditions, avec des chutes de pellicules de 5 à 10 m. grappillées de droite et de gauche, une petite bande sur l'île de Groix : **Tour au Large**. — Je tentais de donner là l'un des aspects de la Bretagne, celui du Morbihan. Plus tard, avec **Gardiens de Phare**, ce furent les Côtes-du-Nord...

Ces premiers essais, et dans l'intervalle l'étonnant **Maldone**, l'une des œuvres les plus audacieuses de cette époque, avaient suffi à révéler en Grémillon un réalisateur de classe. Ceux qui lui prédisaient alors une belle carrière ne se trompaient pas. On pourrait citer bien des titres. Retenons au moins ceux de la **Ptite Lise**, dont son auteur nous parle avec l'émotion des premières amours, de **L'Etrange M. Victor** et de **Gueule d'Amour**, qui retrouve sur nos écrans un regain de faveur. Mais par delà cette production solide, Grémillon gardait au fond du cœur sa vieille passion pour la Bretagne et la mer. Aujourd'hui, il nous en offre, avec **Remorques**, un nouveau visage, celui du Finistère...

— J'avais retrouvé à Brest, poursuit Grémillon, d'anciens camarades de collège, de vieux amis d'enfance devenus capitaines, commandants de navires. Ils m'ont apporté une collaboration magnifique, une vraie sympathie, ce que vous ne trouvez que chez les marins, ce côté de dignité et d'affabilité unique, un sens de la vie absolument propre aux gens de mer...

Même devant une œuvre comme celle-là, on ne se rend jamais exactement compte de tout ce qu'elle exige de compétence, de travail, de minutieux examen. Les scènes du remorquage mettaient en jeu non seulement le remorqueur, une véritable unité de sauvetage de Brest, un grand navire, celui du « Mirva », mais encore un troisième sur lequel se trouvaient les appareils.

Pour réaliser par gros temps les manœuvres d'approche de ces trois bateaux dans des passages aussi difficiles que ceux de Fromveur et de l'île de Sein, il fallut organiser à bord de véritables conférences auxquelles prenaient part les commandants et les officiers, calculer exactement la position de chaque navire, son ordre de marche, sa vitesse. Nous devions désser la scène prévue à notre scénario, ramener devant le tableau noir où s'inscrivaient toutes les prévisions notre prise de vues à un problème technique ou maritime, ordonner cela comme un ballet...



A bord, tout un déploiement de mise en scène...

Jean Grémillon nous précise alors tout ce que doit **Remorques** à ceux qui collaborèrent, techniciens ou artistes, à sa réalisation.

— Thirard n'est pas seulement un opérateur qui connaît son métier. Il saisit tout de suite le sens intérieur que l'on veut donner à une scène comme celle de la plage où toute cette blancheur des sables de l'Aberwrach apporte au dialogue de Morgan et Gabin un prolongement étonnant. Tout cela s'enchaîne, se pénètre, Prévert, qui est pour moi un vieux ami, avec qui j'espère à nouveau travailler bientôt, sait donner à un dialogue de film un dépouillement, une simplicité qui n'est pas du réalisme, mais une transposition qui a l'accent même de la vie...

— Enfin, j'avais trois acteurs parmi d'autres qui tous ont fait leur tâche avec une conscience magnifique, trois acteurs : Jean Gabin, Michèle Morgan, Madeleine Renaud, trois êtres que j'appellerai des « bêtes de cinéma », tant il semble qu'ils aient cela dans le sang, que cette expression qui nous bouleverse soit en eux à fleur de peau... Avec eux, nous n'avons rien à craindre ; il suffit de faire le point, d'un claquement de doigts, comme sur la piste ; ce sont des pur sang qui partent et ne dévieront pas de leur route...

On sent, au ton dont Grémillon en parle, que cette œuvre est encore tout près de lui et qu'elle lui tient au

cœur comme sa Bretagne natale, ce pays « où l'air qu'on respire, les paysages, les horizons, tout est plein de présences invisibles... »

Aujourd'hui, Grémillon rêve d'un autre grand projet grâce auquel il pourrait nous révéler un quatrième visage de la Bretagne, celui de la Bretagne intérieure, celle de la Montagne Noire et des Monts d'Arrée, moins connue, plus intime et plus douce.

— Peut-être me faudra-t-il attendre pour mettre cela en route. Auparavant, j'espère tourner sur un scénario original de Valentin, dont Charles Spaak a écrit les dialogues, **Le Ciel est à Vous**. C'est un sujet très simple, mais qui peut contenir beaucoup de choses.

« Notre tâche, dira encore Grémillon, à nous réalisateurs, est une tâche d'artisan. »

Et enfin ceci, qu'il convient de retenir, car cette pensée ramenée au problème du cinéma tient peut-être tout le secret de son avenir, de ce renouvellement dont on a tant parlé, mais qu'on ne voit guère apparaître...

— Ce qui nous manque, surtout aujourd'hui, c'est le sens de la grandeur... Ce sens de la grandeur, n'est-ce pas justement ce qui fait de **Remorques**, sujet simple, une chose si émouvante et si noble ? Grémillon est de ceux qui entendent le maintenir, l'exprimer. Ainsi fait-il œuvre non seulement d'artisan, mais de poète.

Pierre LEPROHON.

...pour photographier deux visages...



(Photos Archives.)

Rügen, une côte sauvage, battue par les flots de la Baltique...

Le récent décret interdisant la projection de deux films romanesques dans un seul programme, va permettre au documentaire de prendre en France un essor comparable à celui dont il jouit déjà en Allemagne. On ne saurait trop s'en réjouir. Nous ne manquons, certes, ni de techniciens, ni de thèmes capables d'enrichir le patrimoine de cette forme si intéressante du cinéma. Mais trop souvent nos jeunes cinéastes travaillaient dans l'incertitude avec une pauvreté de moyens dont l'absence de débouchés était seule responsable.

Les décorateurs de salles boudaient le documentaire. On ne sait trop pourquoi. Quand il est bien fait, il plaît au public. Nous n'en voulons pour preuve que l'accueil réservé aux programmes « Arts, Sciences et Voyages », créés depuis peu, heureuse initiative que l'on aimerait voir s'étendre puisqu'elle a fait ses preuves.

Mais les bons documentaires ne sont pas légion, au moins chez nous. D'excellentes photos ne suffisent pas pour cela. Le choix des sujets, la manière de les rendre vivants, des commentaires précis, sobres, dépourvus de cet « esprit » style Almanach Vermot auquel nos speakers se croyaient obligés, tels sont les éléments qu'il s'agit d'ordonner avec science et avec art pour faire du documentaire une œuvre qui réponde à son but : apprendre en distrayant.

Depuis longtemps, les Allemands nous ont montré la route. On se souvient encore aujourd'hui de ces documentaires que Jean Tedesco présentait au Vieux-Colombier vers 1928-1930 et qui nous révélaient avec une intensité tragique la vie secrète des bêtes et des plantes. Alors, le combat de la mangouste, le caméléon à la recherche de sa proie, la germination d'un haricot, apparaissaient comme autant de drames que l'écran, soudain, mettait en lumière.

Dans le même temps, des explorateurs joignaient à leurs bagages un appareil de prises de vues où embarquaient un opérateur. Et bientôt, dans les salles obscures, une fenêtre semblait s'ouvrir sur l'inconnu du monde. L'image animée escamotait les distances, rendait au public le goût de l'aventure. Tous les pays lointains, les régions les plus ignorées du globe s'offraient à nos yeux éblouis, venaient au-devant de nous, dévoilaient leurs secrets...

C'était pour l'amateur d'illusions une passionnante époque ! Allons-nous la voir renaître à la faveur du décret dont nous parlons plus haut ? Espérons-le puisqu'aussi bien l'Allemagne a déjà un programme remarquable à nous transmettre et que nos cinéastes eux-mêmes se mettent à l'œuvre avec ardeur. Car s'il est une forme de cinéma où l'échange est souhaitable, c'est bien celle-là. Chaque nation peut s'exprimer par l'écran avec ses caractéristiques, ses paysages, les souvenirs de son histoire, les vestiges de son passé et proposer au monde son vrai visage. Nulle autre forme ne peut mieux la servir aux yeux de l'étranger. Elle devient un élément de compréhension et bientôt de sympathie. Elle précède ou complète le voyage dont on peut espérer qu'il sera demain, mieux encore qu'il n'était hier, une condition d'accord, d'entente, d'enrichissement réciproque...

Les images qui illustrent cette page ont par elles-mêmes assez d'éloquence. Est-il besoin de les commenter ? Elles nous révèlent l'harmonie des paysages qui diffèrent des nôtres par une sorte d'austérité grandiose. Voici, dans le cadre des forêts bavaroises, au fil de ses torrents, au milieu de ses lacs, l'épopée séculaire du flottage du bois, la vie rude du « Flößer » qui manœuvre avec une adresse qu'il est seul à posséder, le lourd radeau fait de troncs d'arbres. Étonnante navigation dans un décor féérique de montagnes et de bois, poème d'arbres et d'eaux qui s'achève dans le mugissement des scieries mécaniques, mais qui se déroule aussi au long des petites villes de Bavière, si fidèles au pittoresque de leur passé...

Voici « Rügen », une île allemande de la Baltique, où fut récemment créée une grande station balnéaire pour le peuple, et qui conserve néanmoins toute sa rudesse d'autrefois, qui vit comme elle a toujours vécu, de la mer et de la pêche.

Voici le vieux clocher de bois de son village, ses mûres tassées sous leurs toits de chaume, faits pour résister aux tempêtes, aux ouragans. Tout un caractère germanique déjà marqué par les conditions de la vie nordique s'exprime en d'admirables images...

Et combien d'autres enchantements nous permettent d'espérer ces titres évocateurs : *En descendant le Danube*, *Dunes mouvantes*, *En remontant le Rhin*, *Mer du Nord*, *Dans les forêts de la Forêt Vierge*, nous promèneront du pôle à l'équateur avec les audacieux opérateurs de documentaires...

Mais le voyage ne se bornera pas, pour le spectateur, aux paysages d'Europe ; toutes les images du monde lui sont promises.

Voyage à Bornéo, *Au pays de la Reine de Saba*, *Les îles enchantées*, *Au seuil du Sahara*, *Sous le soleil tropical de Java*, *Au pays des Incas*, *A travers la Mandchourie*, *Manoirs de la Croatie*, *l'Irlande*, thème de *Vieux monde primitif* nordique, *La Finlande lutte pour sa liberté*, autant de films dont l'actualité s'ajoute à l'intérêt propre des sujets.

Ainsi, le cinéma peut remplir cette tâche d'enseignement et de culture que l'on ne cesse de réclamer de lui. Puisse-t-il nous le comprendre en France et apporter bientôt notre contribution au véritable rôle du film documentaire.

PIERRE LEPROHON.

L'Ecran FENÊTRE OUVERTE sur le monde



Dans le cadre grandiose des forêts bavaroises, le flottage du bois commence son long voyage.

gistrer des vues pittoresques. Ils ont encore eu soin de chercher l'élément caractéristique, de révéler le trait qui frappe. Ils ont dégagé ce qui rattache ces régions aux mœurs, aux traditions, aux architectures traditionnelles de l'Allemagne. Tel est le cas de *Civilisation allemande en Bohême* et en *Moravie*, de *Slovaquie*, de *Prague*, ville de l'art baroque, où s'exprime le curieux aspect architectural de la vieille cité impériale.

Mais là ne se borne pas l'effort de la nouvelle production de guerre. Du nord au sud de l'Europe, les cameramen ont voulu nous rendre familiers hommes et paysages. Avec *La vie des paysans croates*, c'est le jeune Etat croate, ses paysans rudes et courageux que l'écran nous fait connaître. *Agram*, capitale de la Croatie ; *l'Irlande*, thème de *Vieux monde primitif* nordique, *La Finlande lutte pour sa liberté*, autant de films dont l'actualité s'ajoute à l'intérêt propre des sujets.

Ainsi, le cinéma peut remplir cette tâche d'enseignement et de culture que l'on ne cesse de réclamer de lui. Puisse-t-il nous le comprendre en France et apporter bientôt notre contribution au véritable rôle du film documentaire.



Une Vie pour le Cinéma

par
EMIL JANNINGS

Souvenirs recueillis
par E. Nerin (2)

RESUME

Né en Suisse, au bord du lac de Constance, Emil Jannings a senti s'éveiller sa vocation en assistant à une représentation théâtrale. Pourtant, à 15 ans, une autre ambition l'envahit : être marin...

Et un beau jour, fier comme un roi, je pris le train dans la direction de Hambourg...

Hélas !... Quelle désillusion ! Je croyais aller affronter des dangers, courir l'aventure. En réalité, il ne s'agissait que de laver et de frotter. Et il me fallait aussi peler les pommes de terre. Quant aux punitions, elles n'étaient point rares...

Mais, comment avouer ma déception ? A la maison, j'écrivais des lettres enthousiastes. « Je ne puis vous dire comment tout ici est magnifique ! »... De chaque port, j'envoyais des cartes postales... Ma seule consolation était la lecture. Dès que je le pouvais, je me cachais dans la cambuse et lisait mes classiques. Un jour, le timonier me découvrit alors que je déclamais des vers.

— Que fais-tu là ?

— ... Mais je déclame du Schiller : *Guillaume Tell*.

Le marin partit d'un grand éclat de rire et, comme il ignorait complètement ce qu'étaient ces « messieurs-là », il me considéra comme « travaillant du chapeau »... Puis il jeta mon livre à la mer.

Voilà pourquoi la vie à bord me devint odieuse.

Et dès que je pus retourner chez moi, en permission, je tombais en pleurant dans les bras de ma mère, et, entre deux sanglots, je répétais :

— Jamais plus sur un bateau ! Jamais plus !

— Veux-tu retourner à l'école ? me demanda ma mère, toujours compatissante.

— Non !... Non !... plus de prison...

Je haïssais tout ce qui était discipline et contrainte. Et, presque sans réfléchir, je lançai :

— Je veux être artiste !

C'était la première fois que je songeais à cela. Mais, à peine cette phrase prononcée, ma volonté me parut inébranlable. J'avais trouvé ma vocation. Je voulais être comédien, et personne au monde ne pourrait m'en empêcher. Je me sentais déjà devenir un personnage héroïque, vivant sa vie, et j'étais certain, jouant le rôle d'Othello, d'être véritablement Othello ! Aujourd'hui encore, il en est de même.

J'employais toutes mes économies à me payer des entrées au théâtre. Naturellement, mes moyens ne me permettaient pas de m'offrir le luxe d'assister normalement au spectacle. Je me contentais de donner un modeste pourboire au concierge qui, profitant d'un moment favorable, m'introduisait dans les coulisses. Le plus souvent, je ne pouvais entrer qu'après l'entracte ou même après le quatrième acte. Mais qu'importait ! Pourvu que je fusse là, près de vrais artistes !...

Un jour, je pris mon courage à deux mains et je me présentai devant le directeur du théâtre de Görlitz.

Notre conversation se réduisit à quelques échanges de questions. Je ne me souviens plus très bien de ce qui suivit... j'étais si ému ! Je me rappelle seulement que je rentra à la maison avec le titre de « volontaire », titre très honorifique qui, en réalité, signifiait que j'étais un apprenti, sans rôle et sans rémunération... Mais j'étais un comédien. J'avais une profession !...

II

« 25 MARKS PAR MOIS...
MAIS UNE VRAIE SCÈNE ! »

J'étais un comédien !...

Dès lors, de toute mon âme, je me mis à la tâche. J'adorais mon métier, car, de toutes les professions, celle d'artiste est la seule qui laisse toute liberté à la propre personnalité. Ce que l'on apprend au théâtre, c'est la technique, le « métier ». Jamais rien n'y entrave votre personnalité.



Le grand artiste entre sa femme et sa fille.

Dans sa propriété, au bord du lac, Emil Jannings se livre aux douces joies de la pêche à la ligne.

mon premier rôle, on annonça que le célèbre acteur Matkowsky viendrait un soir à Görlitz jouer *Faust*. Inutile de vous décrire mon émotion. Je n'avais qu'une phrase à prononcer. Mais quelle occasion de me distinguer aux yeux de cet acteur que je vénais à l'égal d'un dieu ! Durant de longues semaines, je répétai ma phrase, et ma mère, consentante et également intéressée, m'assistait. Enfin vint le grand soir. Naturellement Matkowsky avait raté le train. L'attente me fut d'autant plus longue que j'étais arrivé au théâtre une heure à l'avance.

Enfin, désinvolte et souriant, l'artiste arrive et, sans manifester aucune hâte, se rend dans sa loge. Il n'avait pas sa boîte de maquillage. Le directeur lui proposa la mienne qui était fort bien achalandée. J'étais fier et heureux. (A suivre.)

C'est à la suite d'une erreur que les photographes illustrant le premier article « Une vie pour le cinéma » étaient signées U.F.A.C.E. C'étaient des photos Tobis-Films ainsi que celles illustrant cette page.

Emil Jannings à l'époque de ses débuts d'acteur.



Si je m'étends un peu longuement sur ma carrière théâtrale, alors que je vous conte mes souvenirs sur le cinéma, c'est uniquement parce que, sans cette expérience, je ne serais jamais devenu un artiste de films.

Certes, mes débuts ne laissèrent guère de possibilité à ma personnalité de se développer. Alors que, chez moi, j'étudiais inlassablement *Faust* et *Don Carlos*, le soir au théâtre, je devais, dans les coulisses, imiter le bruit des vagues ou celui du tonnerre. Mais rien ne me décourageait. Au contraire, j'étais persuadé de ma réussite !

Ma mère, plus prudente, me pria de ne pas compromettre notre nom de famille, tant que je n'aurais pas prouvé mon talent. Ainsi, je débutai sous le nom de M. Baumann.

Mon premier rôle fut celui d'un musicien dans *L'Auberge du Cheval-Blanc*. J'étais au milieu d'un orchestre, et nous faisions danser les passagers d'un petit bateau voguant sur le « Wolfgang See ». Encore aujourd'hui, lorsque, de ma villa, je jette un regard sur ce lac, au bord duquel, en souvenir de mes débuts, je voulais habiter, je crois revoir sur chaque bateau de tourisme, un groupe de musiciens. Et, au centre, un petit jeune homme pâle et nerveux, qui voulait à tout prix s'avancer sur la scène et se mettre en évidence. Ceci, au grand déplaisir de ses camarades.

Beaucoup plus tard, alors que je répétais

Pour son premier rôle à l'écran, Jean Tranchant a retrouvé son premier métier, celui de peintre décorateur qu'il exerçait alors chez Paul Poiret.

« Ici l'on pêche », une chanson dont le refrain a fait le tour du monde... « Ici l'on pêche » un film dont les chansons sont sur toutes les lèvres... Car, entre nous, avouez que vous fredonnez déjà, en y prenant un plaisir extrême : *Les Jardins nous attendent*, et *Comme une chanson*. Deux succès que Jean Tranchant ajoute à une collection déjà imposante.

Mais s'il y a dans « Ici l'on pêche » des chansons, beaucoup de musique et des tableaux à grande mise en scène, il y a aussi une histoire tour à tour émouvante et gaie où les auteurs ont surtout recherché la simplicité vraie des sentiments.

Donc, il y avait une fois... mais nous ne vous raconterons point le sujet :

Apprenez seulement qu'il est tiré d'un conte de Mme Nane Cholet — qui n'est autre que Mme Jean Tranchant — que le scénario est de M. Cardinne-Petit, secrétaire général de la Comédie-Française et de M. Blanquet et que l'adaptation cinématographique est d'un spécialiste particulièrement averti, M. Jacques Séverac.

Enfin — il est intéressant de le souligner — *Ici l'on pêche* nous vaut d'un seul coup quatre débuts cinématographiques.

Deux vedettes : Jean Tranchant, compositeur, poète, chanteur et qui devient avec la plus charmante facilité l'un des meilleurs comédiens de l'écran.

Jane Sourza, la populaire fantaisiste du cabaret, du music-hall, du théâtre et de la radio, dont la cocasserie est si savoureuse et qui, au cinéma comme ailleurs, ralliera tous les suffrages.

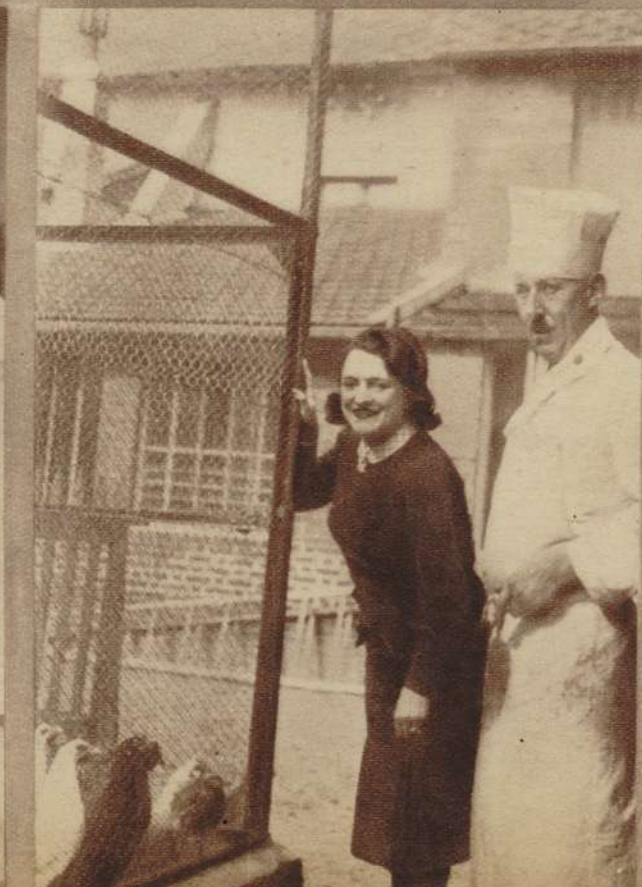
Deux espoirs : Denise Bréal et François Lafon, qui forment le sympathique et traditionnel couple de jeunes premiers.

A ce quartet, il faut ajouter les excellents Tichavel, Arthur Devère, Gustave Gallet, Charles Lemontier, France Ellys et...

Est-ce tout ? Non, nous allons oublier Robert Chouard : neuf mois, huit dents, deux films. Deux films ? C'est déjà un... ancien. L. M.

Jane Sourza est cuisinière... mais cela ne l'empêchera pas d'épouser un professeur.

Dans la petite auberge où l'on tourne *Ici l'on pêche*, Jane Sourza a conquis le cuisinier.



4 débuts dans ici l'on pêche

Deux vedettes :
Jean Tranchant, Jane Sourza

Deux espoirs :
Denise Bréal, François Lafon

(Production U. F. P. C.)



Un couple jeune : Denise Bréal et François Lafon... La scène n'a pas lieu à Tahiti, mais sur les bords de l'Oise...

Et voici une vedette déjà expérimentée ; Robert Chouard, neuf mois, huit dents, deux films !



Photos U. F. P. C.



dans UN GANT DE FER...

où Sessue Hayakawa se montre professeur de jiu-jitsu

seule fin d'apprendre à se défendre contre les attaques de nuit. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

— Inutile de courir aussi loin. Vous avez des professeurs à Paris...

Sessue Hayakawa avait prononcé ces paroles avec un tel sérieux que Jacqueline Pacaud n'attendit pas pour exprimer la pensée qui venait de naître en son cerveau...

— Mais vous-même pourriez peut-être... car enfin le jiu-jitsu n'est pas une science obscure pour vous.

En effet, le grand artiste japonais est un lutteur de grande classe. Si personne, jusqu'à ce jour, n'a eu à l'affronter, Jacqueline Pacaud peut reconnaître qu'il s'y entend.

Depuis quelques semaines, elle va régulièrement chez l'artiste japonais et s'entraîne à se défendre aussi bien contre les mauvais garçons que contre les personnes trop entreprenantes.

Jacqueline Pacaud a du charme. Elle est attirante. Qui n'aurait le désir de l'embrasser? Mais il y a une différence entre provoquer le désir et consentir au désir. Qu'on ne s'amuse pas à la défer. La frêle jeune fille saurait arrêter net les élans intempestifs.

Le jiu-jitsu est donc l'arme défensive à quoi devraient rêver toutes les jeunes filles modernes qui font profession de leur propre maître.

Et les deux artistes s'entraînent pendant une heure sans se lasser.

Quand Jacqueline Pacaud sort de la villa de son professeur, elle a les joues roses, l'œil vif, quelque peu provocant, et l'on n'a nullement l'intention de la mettre au défi.

Gare au prochain plaisantin qui voudrait lui dérober son sac en pleine nuit!

Gérard Francé.

Une main de Velours



Sessue Hayakawa connaît le moyen efficace de se débarrasser du gêneur, ou même de l'assassin.

Il y a trois mois, Jacqueline Pacaud a été victime d'une agression nocturne. Au tournant d'une rue, un homme s'est jeté sur elle. Si elle n'avait pas été douée naturellement de réflexes rapides et d'une souplesse de félin, la belle artiste ne lui aurait pas échappé... et Dieu sait quel sort lui était réservé.

— La prochaine fois, se dit-elle, j'y laisserai mon sac... puis, à la troisième, la vie peut-être.

Elle a donc pris la résolution de s'armer contre les mauvaises rencontres...

Tous les moyens de défense, elle les envisagea. Le revolver? Défendu. Le poignard? encombrant, s'il n'est pas lui aussi prohibé. La canne-épée? Il faut être escrimeur. Le nerf de bœuf? En plein jour c'est équivoque. Un

cassette? Mais alors pourquoi pas le coup de poing américain, la masse d'arme ou la zagaie? La pincée de poivre, prête à jeter dans les yeux de l'assaillant? Le poivre est une denrée rare.

Le problème aurait été plus simple si elle avait été un homme. Quelques leçons de boxe ou de pancrace lui aurait permis d'affronter toutes surprises.

Elle en était à regretter d'être femme et vouée à l'impuissance, lorsque Sessue Hayakawa lui suggéra l'idée de s'entraîner au jiu-jitsu.

C'est un sport défensif, lui expliqua-t-il, une femme aussi faible soit-elle, mais en connaissant toutes les finesses peut tenir en respect n'importe quel athlète.

— Vous m'intéressez, s'écria-t-elle.

Puis après réflexion :

— Mais où pourrai-je apprendre cette lutte?

Bien qu'elle aime les voyages, elle n'envisageait nullement de partir pour le Japon à



Un jeune homme veut vous embrasser. Défendez-vous ainsi.

Les deux adversaires roulent au sol, mais Jacqueline Pacaud par une prise habile maîtrise son professeur.



Sandra Milowanoff dans les Deux Gamines.

ÉTOILES d'hier OMBRES d'aujourd'hui

— Vous souvenez-vous d'histoires drôles?... — Après avoir fini Naine avec J. de Baroncelli, je décidai de rester dans le charmant pays où nous venions de tourner les extérieurs. Une femme de ménage nommée Maria vint un jour m'inviter à un banquet. A celui-ci assistaient tous les habitants du village revêtus du frac qui leur venait de leurs parents. C'est ainsi que le bou langer ayant grossi, les manches du frac lui arrivaient aux coudes. Maria, donc, avant le repas, m'aborda :

« — Madame Sandra, venez voir la table, vous me direz si elle est bien mise comme à Paris.

« Comme je lui faisais remarquer qu'il n'était pas correct qu'une invitée changeât certaines dispositions, elle eut cette réponse magnifique :

« — Cela ne fait rien, vous passerez pour la bonne.

Blanchar, Boyer, Garat, Darrieux, sont entrés dans nos mœurs, nous en parlons, nous voyons leurs noms partout. Espérons qu'un jour prochain nous reverrons, pas bien grand peut-être, mais lisible quand même, le nom de Sandra Milowanoff qui fut une des grandes vedettes des temps héroïques.

Souvenirs recueillis par J. F.



La voici aujourd'hui en compagnie de son jeune fils.

— 60 francs par jour, mon jeune ami, oui 60, et 40 si nous ne travaillions que le matin. Celui qui m'indique ce qu'il gagnait, c'est Jacques Grétilat, de l'Odéon, qui fut un des jonniers du cinéma.

— 1906. Belle époque où je découvris le cinéma aux côtés de P. Desnoes et A. Cappellani père. Je tournai pour la Société des Auteurs et Gens de Lettres : L'Homme aux gants blancs. Puis le Rideau Noir, La dernière charrette, Léonard de Vinci sous les directions les plus diverses : A. Cayard, Cappellani déjà nommé, Denola, Kemm, Hervil, Desfontaines, puis chez Gaumont, avec Antoine : Le Coupable. Puis ce fut la guerre.

J'en reviens réformé en 1917; je fonde ma propre production : Cyclope-Film. Là, je fais la mise en scène de douze films. Le matin, je tournais jusqu'à midi, puis après un frugal déjeuner, je répétais à l'Odéon et le soir, je jouais une autre pièce du répertoire sur cette même scène. Pendant l'après-midi, les machinistes avaient planté le décor du lendemain. C'est ainsi que j'ai mis pour la première fois, notre grand Courteline à l'écran en tournant Un Client sérieux dont le rôle de La Goupille fut tenu par un nouveau venu, Léon Bernard.

Je fis faire à Courteline ses débuts de scénariste dans Médard, et ce furent également les débuts de Simone Genevoix, Maurice Lamy et de Lavigne, fille de la grande comique Lavigne.

Je fis débiter P. Blanchar, alors à l'Odéon avec moi. Il fit un invité dans L'Étrange Doute, Blanchar, après avoir tourné, vint me dire : « Mon vieux, tu ne sais pas dans quel embarras tu m'as mis. Je n'ai pas d'habit et j'ai dû en louer un ». Et à ce moment-là il ne gagnait pas grand-chose...

Puis en cette époque agréable pleine de souvenirs, je fis encore une série de films dont Papa Bonheur avec L. Bernard.

— Vous me disiez tout à l'heure que vous aviez tourné avec Antoine. Or celui-ci tourna pour Pathé. N'auriez-vous pas une anecdote de ce temps-là.

Celle qui m'arriva il y a de cela une quinzaine d'années. Je fus demandé par un régisseur qui ne connaissait rien au cinéma, ni à

ceux qui le servaient, me demanda : « Voici, vous avez un très beau rôle, mais extrêmement difficile, car saurez-vous francher le sourcil au moment voulu? ». J'en fus stupéfait. Mais excusez-moi, une répétition.

Et voici J. Grétilat qui se dirige vers la plus proche station de métro.

Elle était disparue. Depuis onze ans, peu savaient ce qu'elle était devenue. Aujourd'hui, nous l'avons retrouvée. Elle est toujours Parisienne et n'a pas encore l'âge d'une grand-mère ainsi que pourraient se l'imaginer ses admirateurs de ses débuts. Elle est encore très jeune.

Mais qui? Mais l'héroïne des Deux Gamines, des Misérables, de Pêcheurs d'Islande. Sandra Milowanoff, enfin...

Nous l'avons retrouvée dans un petit hôtel de la Butte. Elle vit là en compagnie de son mari, le maquilleur Me-jinsky, et de ses souvenirs. Son plus grand désir : refaire quelques bouts de films. Déjà un metteur en scène s'est souvenu d'elle, c'est P. Caron qui tournait son premier film, La Mare au Diable, à l'époque où Sandra Milowanoff était sœur Béatrice, Naine ou encore Fantine.

— Chère madame, comment avez-vous débuté?... — J'étais élève de la Pawlowa et fut remarquée par L. Feuillade qui me donna ma chance dans les Deux Gamines.

Je suis stupéfait, pas la moindre faute. Sandra Milowanoff parle français avec un délicieux petit accent. Mais elle enchaîne :

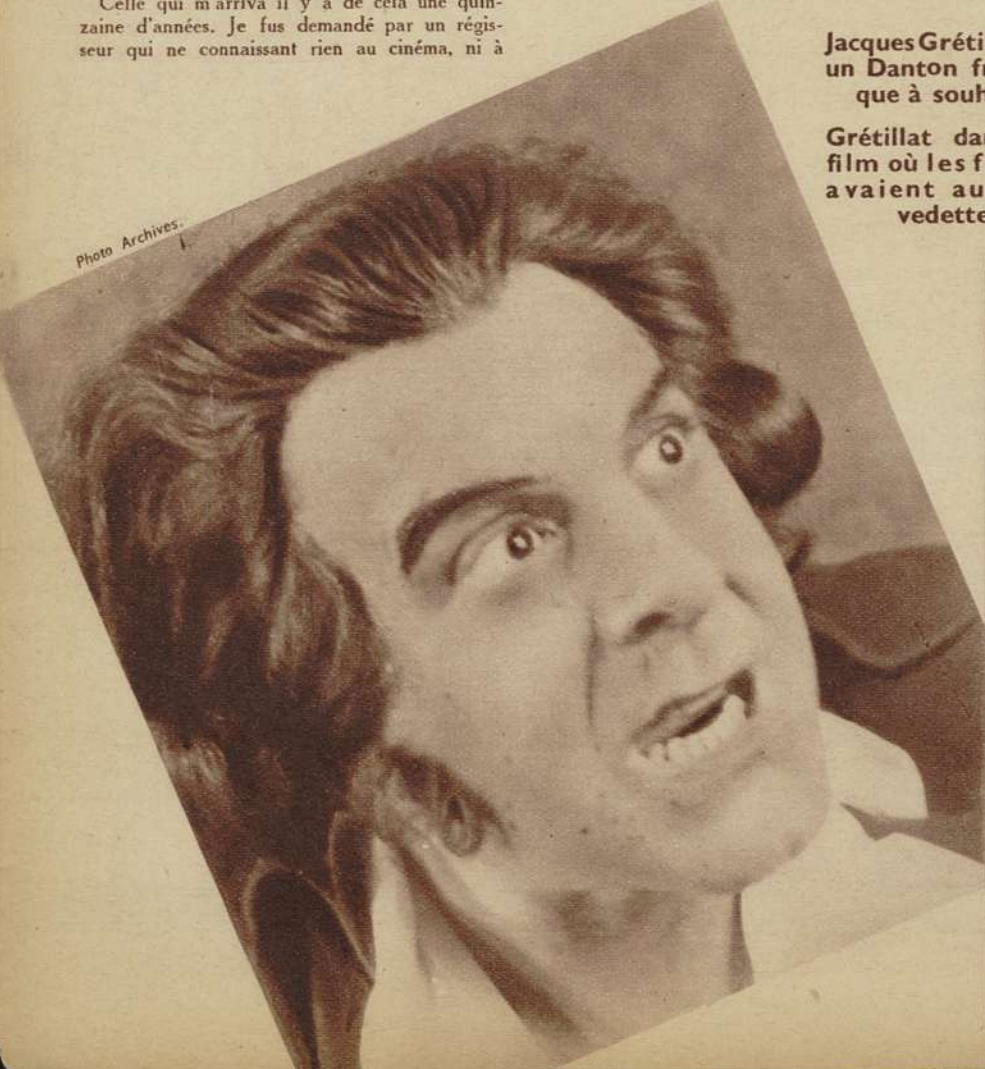
— Je tournai successivement Sœur Béatrice, avec J. de Baroncelli, Pêcheurs d'Islande, avec le même et Ch. Vanël comme partenaire. Puis Colette, avec R. Barberis et René Karl. Enfin ce furent Les Misérables, avec Gabrio, puis le premier film de René Clair : La Proie du Vent, et son second : Le Fantôme du Moulin-Rouge. Le film parlant fit son apparition et je disparus dans l'ombre.

Jacques Grétilat fut un Danton frénétique à souhait.

Grétilat dans un film où les fauves avaient aussi la vedette.



Charles Vanël, Werner Krauss et Sandra Milowanoff dans un film de la belle époque.



Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 20. — 19 DÉCEMBRE 1941.

4^F

MARC HARELL, la ravissante
vedette viennoise que nous
admirerons prochainement
dans *Nuits de Vienne*.

(Photo Tobis.)